

CLUB DES NÉGOCIATEURS : 25 JUIN 2012

La Génération Y : Engagements - Motivations - Modes de négociation

La génération Y et l'engagement

Anne MUXEL, Directrice de recherches au CEVIPOF (CNRS/Sciences Po)

Qu'est-ce qu'une génération ? À coup sûr un étage de la généalogie d'une lignée familiale. Mais c'est aussi un groupe d'individus sans lien de sang que rassemble le seul fait d'être nés au même moment et dans un même calendrier d'événements historiques et sociaux, pouvant partager par ce fait même un ensemble de références, de valeurs, de goûts et de comportements communs. Quel que soit le sens qu'on lui donne, la notion de génération invite à réfléchir à ce qui rassemble et oppose les plus jeunes et leurs aînés, à chercher les lignes de fractures et ce qui peut fonder une identité générationnelle, et aussi, plus largement à comprendre les rouages de la transmission.

Mais une génération n'est que rarement une entité homogène. Elle est traversée par des clivages socio-culturels et politiques et elle tissée de diversité. Au sein de la jeunesse, quoi de commun en effet entre un étudiant qui termine HEC et un jeune qui démarre un CDD d'ouvrier boulanger ? Quelle est la réalité sociologique de la notion même de génération ? Et qu'est-ce qui rassemble les jeunes appartenant à ce que l'on appelle la génération Y ?

La génération Y est une appellation attribuée aux 20-30 ans d'aujourd'hui, ayant en commun d'avoir grandi avec les nouvelles technologies d'information et de communication. Génération Y parce que tous enfants de la révolution numérique. Voilà ce qui les unit. Mais le terme même est une convention, véhiculée et imposée par l'univers du marketing. La génération Y succède à ce qui fut appelé la Génération X, selon le titre du livre du canadien Douglas Coupland paru en 1991, elle-même présentée comme une génération de transition, peu ou mal identifiée, et désillusionnée par rapport à la génération précédente, celle des *Baby-Boomers*. Mais la génération Y ne réunit pas seulement les enfants de la Génération X. En font partie aussi nombre d'enfants de ceux de la génération des *Baby-Boomers* qui sont entrés tardivement dans la parentalité.

Ce qui les unit est donc la technologie. Mais plusieurs interprétations prévalent. Génération Y en référence à la forme prise par les fils des écouteurs I-Pod sur le torse des jeunes gens. Génération Y aussi parce que rassemblée autour d'un même signifié WHY (prononciation du Y en anglais), faisant du coup figure de signifiant. A la génération X (inconnue) succéderait donc la génération Pourquoi ? Une Génération Z est d'ores et déjà annoncée, les enfants et préadolescents d'aujourd'hui. Et puis après ? Plus rien. Ce no Future, en tout cas dans l'ordre séquent de l'alphabet, interpelle. Il doit être rapproché de cette panne d'avenir, et peut être de désir, qui taraude nos vieilles démocraties

actuelles, ne trouvant plus de grands récits pour mettre en forme les représentations du futur. Depuis les *Baby-Boomers*, seule étiquette générationnelle à faire l'objet d'une identité relativement claire et consensuelle, les générations qui leur ont succédé, X puis maintenant Y, sont placées sous le sceau de l'incertitude, de l'étrangeté, de l'incompréhension, et plus grave peut être, de l'incommunicabilité.

Pour comprendre ce qu'il se passe dans la dynamique générationnelle, et saisir les traits spécifiques d'attitudes et de comportements dont la génération Y serait porteuse, on peut hésiter entre plusieurs modèles d'interprétation. Soit le modèle de la rupture et de la coupure, entérinant un affrontement entre les générations et une franche incompatibilité. Soit le modèle de l'adaptabilité et de la recomposition, non exempt de conflits et d'oppositions significatives, mais néanmoins marqué par une continuité et une amplification de certains phénomènes communs avec les générations précédentes. Car bien des comportements que l'on croit spécifiques aux jeunes générations se retrouvent dans les autres groupes d'âge. Prenons l'exemple de l'abstention aux élections. Certes les jeunes sont plus abstentionnistes que leurs aînés, mais le mouvement général est à la hausse de l'abstention dans l'ensemble du corps électoral depuis bonne vingtaine d'années. Et ce mouvement touche toutes les catégories de la population et tous les segments de la société. Les jeunes ne font qu'accroître cette tendance.

Difficile donc de trancher définitivement entre les deux modèles. Mais je privilégierai plutôt le second modèle qui a pour vertu de considérer le renouvellement générationnel au prisme d'un processus de socialisation où interfèrent aussi bien les logiques de l'héritage que les logiques de l'expérimentation. Un modèle où se recomposent les signes de continuité et les signes de rupture. On ne peut pas davantage considérer la socialisation comme le produit d'une reproduction à l'identique que comme le fruit d'une rupture radicale et définitive.

La jeunesse est ce temps particulier où l'on négocie avec tout ce dont on a pu hériter, les apprentissages et les valeurs éducatives transmises par la famille, mais aussi par d'autres instances de socialisation telles que l'école. Mais c'est aussi un temps d'expérimentation de ses premiers choix, projets et engagements, dans la sphère personnelle, professionnelle, mais aussi sociale et politique, qui entérine un processus d'autonomisation vers la condition adulte.

Pour examiner ce qui se joue dans cette dynamique générationnelle, et essayer de mieux comprendre les ressemblances comme les spécificités de la Génération dite Y par rapport à leurs prédécesseurs, j'explorerai leurs attitudes et leurs comportements par rapport à la question de l'engagement dans une instance collective. Une notion par rapport à laquelle les jeunes d'aujourd'hui sont souvent interpellés, au prétexte qu'en la matière ils seraient, sinon défailants, en tout cas moins zélés, moins impliqués, que leurs aînés. Leur conception même de l'engagement, dans la sphère privée comme dans la sphère publique, serait foncièrement différente et provoquerait nombre de malentendus.

Ce prisme d'observation est intéressant pour au moins 4 raisons :

- l'engagement suppose une **interaction** entre l'individu et le groupe, et plus largement entre l'individu et la société
- l'engagement suppose un espace de **négociation**
- l'engagement suppose un **contrat**, plus ou moins tacite et explicite
- enfin, l'engagement est le résultat d'un **mouvement**, d'une projection de soi articulée à la reconnaissance d'une altérité.

A partir de mon champ de compétence, à savoir la sociologie politique, ainsi que ma connaissance des formes de politisation de la jeunesse actuelle (engagement politique et formes de civisme), je vais essayer de fixer un cadre d'interprétation permettant de comprendre comme se forment et se déforment les engagements des jeunes d'aujourd'hui¹. Les tensions qui les traversent expriment nombre de recompositions à l'œuvre dans les expressions de l'individualisme contemporain.

UNE NOUVELLE ARTICULATION ENTRE L'INDIVIDUEL ET LE COLLECTIF

L'individuation des choix comme des pratiques a nettement progressé. Les grandes allégeances sociales, idéologiques ou partisans, se sont assez nettement affaiblies. Mais cette individuation ne veut pas dire pour autant que toute dynamique collective a disparu. Les dispositions des jeunes à l'égard de l'engagement résultent d'une nouvelle articulation entre l'individu et le collectif. Hier l'individu trouvait du sens au travers d'une insertion dans un collectif fixant non seulement un système d'allégeances prédéfini mais aussi un cadre identitaire relativement figé et hautement prescriptif. Aujourd'hui, la fluidité des échanges, la diversité des références culturelles, la mixité des interactions, et la relativité des principes éducatifs, définissent un cadre nettement plus ouvert, mais aussi plus incertain, moins borné, et de ce fait plus anxiogène. Il n'y a plus un seul collectif référentiel, ni non plus plusieurs grands collectifs faisant système, mais de multiples collectifs, plus fragmentés, plus dispersés, qui définissent autant d'ancrages identitaires et autant d'engagements circonstanciés et contextualisés. Les jeunes doivent composer avec plusieurs cercles d'influences et de relations, et en plus de cela ils doivent jongler entre le virtuel et le réel...

Aujourd'hui, le collectif prend sens en ce qu'il doit nourrir l'individu. C'est un nouvel arbitrage. Luc Ferry utilise une notion très éclairante pour désigner ce renversement de paradigme et cette nouvelle articulation entre l'individu et le collectif : *l'egofraternité*.² Celle-ci résulte de deux mouvements de fond contradictoires. D'une part une déconstruction des valeurs et des autorités traditionnelles qui du coup peut mettre à mal des figures classiques du rapport à l'autre telle que le dévouement, la politesse ou le don de soi et renforcer les stigmates d'un égoïsme associé à la

¹ On peut se reporter à mon ouvrage, *Avoir 20 ans en politique. Les enfants du désenchantement*, Seuil Paris, 2010

² Luc Ferry, « Les jeunes et l'egofraternité », *Le Figaro*, 14 octobre 2010.

sacralisation de l'individualisme. D'autre part, le développement des valeurs de solidarité et d'une préoccupation humanitaire, l'altruisme moral et le souci de l'autre, façonnent une autre facette de l'individualisme contemporain, enclin à une préoccupation de fraternité envers ses proches comme avec le monde entier.

Les attitudes face à l'engagement de la génération Y doivent être considérées à partir de ce changement d'échelle géographique et territoriale, mais aussi à partir d'un changement d'échelle affective et émotionnelle visant à réconcilier le proche et le plus lointain, ce qui vous ressemble avec ce qui vous différencie. L'exemple de l'entreprise Jimmy Fairly, une marque « éthique », évoqué par Myriam Levain et Julia Tessier dans leur livre consacré à la Génération Y³, est emblématique de cette évolution. Il s'agit d'un site de vente de lunettes qui à chaque paire de lunettes achetée permet d'en offrir une similaire à une personne dans le besoin identifiée par une ONG. Les entrepreneurs de la Génération Y, sans doute davantage que les générations précédentes, allient intérêt individuel (leur business) et conscience collective (action humanitaire).

Cette nouvelle articulation entre l'individu et le collectif produit de profondes modifications qui redéfinissent les contours de l'engagement. Trois d'entre elles me paraissent particulièrement emblématiques d'un certain nombre d'attitudes et de comportements qui caractérisent les formes d'engagement de la Génération Y, au sein d'instances aussi diverses que le monde du travail et de l'entreprise, la sphère politique ou encore la sphère des échanges privés : la temporalité, les conditions de la socialisation, enfin le rapport au monde.

LA TEMPORALITE DE L'ENGAGEMENT A PROFONDEMENT CHANGÉ.

Partons d'un exemple parlant : l'engagement politique et militant. Dans les années 60-70, l'engagement politique supposait d'embrasser un idéal se profilant sur le long terme, dans la perspective d'un projet de transformation sociale souvent radicale. Les militants d'alors se battaient pour l'avènement d'une société meilleure, d'un monde nouveau. Rien de tel aujourd'hui. Les jeunes refusent de s'engager sur des dogmes préétablis. Le cadre de la militance et la temporalité de l'engagement ont profondément changé. Le modèle d'engagement qui est actuellement en vigueur suppose un questionnement permanent, une vigilance critique et le refus de la légitimité imposée par toute tutelle hiérarchique. La mobilisation est plus forte quand les enjeux sont clairs, mais aussi quand la finalité et l'idée d'un résultat concret peuvent être envisagées. Le diktat de *l'ici et maintenant* est un ressort beaucoup plus essentiel qu'il ne l'était dans le passé où l'engagement était non seulement plus idéologique, mais aussi d'une certaine façon plus abstrait, car déconnecté de l'obligation d'efficacité immédiate.

Aujourd'hui, les jeunes ont un rapport plus pragmatique à l'engagement : il faut une cause ou un enjeu concret pour déclencher la mobilisation et des résultats à court terme. L'engagement peut être intense. De nombreuses mobilisations collectives récentes ont été entraînées par la jeunesse et

³ Myriam Levain et Julia Tessier, *La Génération Y par elle-même*, François Bourin Editeur, Paris, 2012

ont pesé sur l'agenda politique. Le mouvement des Indignés ou les révolutions arabe ont rappelé que la jeunesse représentait bel et bien une réelle force politique. Mais les organisations traditionnelles de la médiation politique sont souvent contournées. Toute forme d'emprise d'une hiérarchie est condamnée au profit d'un fonctionnement en réseaux, privilégiant les initiatives individuelles et des fédérations d'alter-ego.

Dans cette nouvelle économie d'échanges et dans le cadre d'une temporalité nécessairement courte, l'engagement associatif offre un débouché plus à même de répondre aux nouveaux engagements des jeunes. Le cadre associatif bénéficie d'un capital de confiance et suscite un potentiel d'adhésion nettement plus important que les partis politiques ou les syndicats. Mais cela à condition que les associations ne calquent pas leur mode de fonctionnement sur celui des organisations partisans.

Elles ne doivent pas offrir un cadre d'action trop enfermant, trop directif ou trop hiérarchisé. Les jeunes veulent conserver une marge de manoeuvre, un libre arbitre, ils ne veulent plus avoir à épouser une ligne politique, à intégrer un discours unique et dogmatique. Ils veulent conserver la possibilité toujours présente d'un dégagement, d'un retrait. C'est l'engagement Post-it bien décrit par Jacques Ion dans ses travaux sur les mutations du militantisme et sur la fin des militants traditionnels⁴. Les engagements d'aujourd'hui sont à la fois plus réflexifs et plus flexibles, à la fois plus courts et à tout moments réversibles.

Le rapport au vote est de ce point de vue significatif. Les jeunes électeurs sont devenus des électeurs intermittents, faisant un usage alterné du vote et de l'abstention. Les jeunes générations sont moins sensibles au devoir qu'implique l'usage citoyen du vote et plus réactifs aux enjeux de l'élection ou à la personnalisation de la compétition électorale. D'une certaine façon, leur citoyenneté est moins normative. Il leur faut un enjeu fort et perçu en tant que tel pour aller voter. L'intermittence de leur mobilisation électorale est étroitement liée à la façon dont ils vont considérer l'importance des enjeux de l'élection. C'est ainsi qu'ils se sont bien mobilisés pour voter lors de la dernière élection présidentielle, dans une proportion sensiblement équivalente à celle de leurs aînés, mais lors des législatives qui ont suivi, déjà fortement marquées par l'abstention, ils sont restés encore plus nettement en retrait.

Le cadre de la participation politique et civique a aussi changé en raison des nouveaux outils de communication et d'information qui sont à la disposition des citoyens. Instrument de connaissance et d'échange, Internet est aussi un outil de dénonciation et de médiatisation qui induit de nouveaux usages de la citoyenneté. Il favorise des mobilisations collectives en temps réel, entretient une culture de la dérision et une disposition critique, et, au travers d'une nouvelle obligation de transparence, impose d'autres principes d'échanges et de communication entre gouvernants et

⁴ Jacques Ion, *La fin des militants*, ?, Editions de l'Atelier, Paris, 1997

gouvernés. Les jeunes générations expérimentent en première ligne ces territoires d'action et ces espaces d'implication d'un type nouveau.⁵

Ces nouveaux paramètres changent les demandes comme les attentes des jeunes à l'égard de la classe politique. Le règne de l'image et de l'instantanéité fixe une obligation de transparence et d'authenticité qui renforce l'exigence démocratique. Il façonne de nouveaux types de représentations et de discours qui s'inscrivent et changent la donne de part et d'autre du dialogue qui s'engage entre les citoyens et leurs représentants politiques.

On retrouve dans le rapport au travail et au monde de l'entreprise, l'incidence de cette profonde modification du cadre temporel de l'engagement.

Mobilité, besoin de changement, renégociation des places et des postes, plus grande réversibilité, mais aussi disponibilité immédiate sont autant de caractéristiques qui reconfigurent les attentes des jeunes au sein de l'entreprise. De nouvelles façons de travailler se développent : multi-tâches, slashers, rapidité pour passer d'une expérience à l'autre, possibilité décuplée de faire plusieurs choses en même temps. Les nouvelles compétences professionnelles de la Génération Y sont indéniables. Mais l'horizon de l'engagement professionnel s'est rétréci, et la mobilité est devenue la règle. « Nous avons du mal à rester dans une entreprise plus de 2 ans. Tout simplement parce que nous ne savons pas de quoi demain sera fait » écrivent Myriam Levain et Julia Tessier dans leur livre. Un sentiment de vulnérabilité a été profondément intériorisé par les jeunes et circonscrit un cadre temporel dont l'horizon est limité, induit par la crise économique et sociale qu'ils ont toujours connue et dans laquelle ils ont grandi. De fait, en raison des multiples difficultés auxquelles ils sont confrontés en matière d'emploi, de logement, de pouvoir d'achat et d'indépendance économique, les projections dans un avenir à moyen terme, a fortiori à long terme, sont mises à mal. Les trois-quarts des Français, jeunes et moins jeunes du reste, considèrent que la Génération Y réussira moins bien que les générations précédentes et que ses conditions de vie seront plus difficiles.

Ne pas prévoir l'avenir est un comportement que l'on retrouve dans les relations individuelles nouées par les jeunes générations avec leurs aînés. Myriam Levain et Julia Tessier relate l'exemple de ce jeune homme qui ne pouvait pas s'engager à aller déjeuner le dimanche en quinze chez ses grands-parents, dans l'obligation absolue qu'il avait de se laisser disponible, de laisser ouvert un espace de liberté. Ce rapport au temps et à l'engagement est très emblématique de la Génération Y habituée à négocier l'acceptation des contraintes (nécessairement fixées dans un cadre temporel précis) à partir d'une incompressible marge de liberté (s'épanouissant dans un cadre temporel flexible et non borné).

⁵ Monique Dagnaud, *Génération Y*, Presses de Sciences Po, Paris, 2011

LES CONDITIONS DE LA SOCIALISATION FIXENT UN NOUVEAU CADRE D'APPRENTISSAGES ET D'ÉCHANGES

Qu'est-ce que la transmission dans un monde complexe, globalisé et incertain ? La question du sens de la transmission se pose sans doute plus que jamais, parce qu'elle pose la question des conditions de la reproduction et de la continuité de nos sociétés, mais aussi parce qu'elle renvoie à ce qui est une sorte d'impensé actuel autour de l'avenir et du projet d'une société en devenir, supposant une anticipation, une projection, devenues plus difficiles à formuler tant individuellement que collectivement, non seulement dans le cadre des instances éducatives classiques (la famille, l'école...) que dans le cadre des instances dirigeantes et gouvernantes. La crise financière actuelle qui signe d'une certaine façon les limites du libéralisme économique et du capitalisme financier non contrôlé révèle une faillite de sens et de projet, une absence d'avenir. Comme l'écrivent Myriam Levain et Julia Tessier : « Le no future est devenu un sentiment de masse ».

Auparavant ce qui fondait la transmission était la reconnaissance tacite de la tradition et de son utilité dans le fonctionnement des sociétés. Ainsi l'acquis des générations précédentes pouvait passer aux générations suivantes. Mais ce lien s'est grippé, en tout cas il a perdu l'évidence de sa raison d'être et de sa finalité. Le philosophe Marcel Gauchet le rappelle : « Il ne suffit plus de transmettre quand les raisons d'apprendre sont le problème ». La transmission organise une passation de contenus, et cette passation est sinon en crise, en tout cas en panne. Il n'y a plus de modèles. Les idéologies ne font plus l'objet des mêmes croyances que par le passé. Du coup les logiques d'identification sont moins opératoires que les logiques de l'expérimentation. Les engagements prennent forme dans un schéma de relations et d'échanges qui accorde moins de place à la verticalité et qui privilégie davantage l'horizontalité.

La relève des générations ne va jamais de soi. Elle se fait dans la concurrence et dans la rivalité. Et les plus jeunes sont depuis toujours l'objet d'une suspicion généralisée de n'être pas à la hauteur de leurs aînés. Depuis toujours, ils se rebellent plus facilement, provoquant des ruptures dans l'histoire des mentalités et de profonds changements politiques. Les révolutions ont été parfois entraînées par la jeunesse. A de nombreuses reprises les jeunes sont venus bousculer et contester l'ordre établi par les anciens. Mais à plusieurs reprises aussi les jeunes sont restés en retrait, démunis et désenchantés. Selon les époques, la jeunesse fait office de marqueur social, culturel et symbolique de l'état d'une société. Elle doit s'insérer au sein du système d'obligations réciproques qui régit la socialisation des individus, et plus particulièrement leur socialisation politique. La société doit lui donner une place et des postes, elle doit lui permettre d'accéder à l'autonomie, et par là même en faire un citoyen et un sujet responsable. Selon les époques, ces obligations sont plus ou moins bien remplies. La relative désespérance qui caractérise les discours sociaux actuels à propos de la jeunesse, et notamment l'antienne qui l'inscrit comme une « génération sacrifiés », se retrouve à d'autres moments de notre histoire. Dans la période romantique, au milieu du XIX^{ème} siècle, ou encore dans l'entre-deux guerres au XX^{ème} siècle, le contrat de confiance entre les générations était bien entamé. Souvenons-nous du constat fameux de Paul Nizan : « J'avais 20 ans. Je ne laisserai personne dire que c'est le plus bel âge de la vie ».

Aujourd'hui, si le conflit reste bien un ressort décisif du processus de socialisation des jeunes générations, il est néanmoins fortement concurrencé par une situation d'anomie et de blocage, rendant plus problématique toute perspective de transmission et de passation. Cette situation est d'autant plus critique qu'elle est entretenue par un certain brouillage des rôles comme des repères. Depuis les années soixante, alors que la culture jeune est omniprésente, imposant des normes, des codes et des goûts culturels qui se sont diffusés à l'ensemble d'une société obsédée par une obligation de jeunisme, la reconnaissance des jeunes en tant que sujets autonomes est loin d'aller de soi. L'accès des jeunes à un statut social adulte est de plus en plus tardif. Les moyens nécessaires à leur émancipation ne leur sont pas donnés. La jeunesse reste cantonnée à un univers de représentations et de pratiques conforme à la demande de jeunisme de la société.

Si autrefois, parents et enfants s'opposaient nettement, les lignes de fracture ne passent plus désormais aux mêmes endroits. On n'est plus dans un face à face mais dans une succession de nuances, dans une juxtaposition de classes d'âge de plus en plus proches. Encore dans les années 80, les enquêtes sociologiques révélaient un clivage de valeurs entre les personnes âgées de moins de 40 ans et celles âgées de plus de 40 ans. Il s'est aujourd'hui déplacé à 60 ans. Les valeurs se sont rapprochées, et le fossé des générations s'est peu à peu comblé, en tout cas sur ce point. Cela n'est pas sans créer certaines confusions en matière de places et de rôles. L'exemple de la campagne de publicité de la marque Le comptoir des Cotonniers lancée en 1997 autour du duo mère/fille est de ce point de vue très emblématique. L'époque cherche à gommer les étagements du temps et à montrer mère et fille sur un plan d'égalité et de plain pied, pouvant donc porter et s'échanger indifféremment les mêmes vêtements.

Par ailleurs, grâce aux nouvelles technologies, les jeunes ont aussi gagné une grande liberté dans la gestion de leurs relations amicales. Les réseaux sociaux circonscrivent un nouvel espace de liberté et de choix duquel les parents sont écartés. Il en résulte une certaine inflexion du modèle de socialisation des jeunes. Il était vertical (soumis à l'autorité de parents prescripteurs de valeurs), il devient horizontal (les jeunes construisent leurs valeurs à l'intérieur du groupe des pairs, sans contrôle parental). Les valeurs s'homogénéisent entre les générations, mais un clivage culturel se développe autour de la communication qui favorise l'oral, l'instantanéité, l'horizontalité des échanges. L'impératif de communiquer s'est peu à peu substitué à l'ordre de la transmission.

Mais, et c'est plus problématique, malgré cette autonomisation et ce renversement de l'ordre de la socialisation, la jeunesse souffre d'un déficit de confiance de la part des générations aînées qui est particulièrement élevé en France. Comparé à ce qui se passe dans d'autres pays européens, l'image que la société renvoie aux jeunes n'est ni meilleure ni plus mauvaise, mais elle véhicule des stigmates d'infériorisation par rapport aux autres catégories de la population qui sont plus marqués. La société française dans son ensemble apparaît plus réticente pour donner aux jeunes les moyens d'occuper des positions élevées dans la hiérarchie sociale ou dans le système de pouvoir, plus frileuse aussi pour leur reconnaître un véritable statut entérinant un réel accès à l'autonomie en matière

professionnelle et économique.⁶ Les conditions mêmes d'entrée des jeunes à des postes de responsabilité politique apparaissent nettement plus réduites en France que dans d'autres pays. Le cumul des mandats, ainsi que l'inertie des appareils institutionnels et partisans pour favoriser le renouvellement générationnel, compromettent la participation des jeunes à l'exercice du pouvoir et de la responsabilité démocratique. De ce point de vue, la société française pourrait s'engager davantage dans la reconnaissance de sa jeunesse.

Ce nouveau contrat de transmission, aujourd'hui moins vertical et plus horizontal, fragilise le repérage politique. Même si la famille reste toujours un lieu important dans la formation des identités politiques, celles-ci sont plus incertaines, plus floues. Les grands repères politiques élémentaires départageant les camps de la droite et de la gauche, et les identifications que ceux-ci induisent, sont moins affirmés chez les jeunes. Ceux-ci sont de plus en plus nombreux à ne pas se reconnaître dans la bipartition classique gauche-droite qui organise notre système politique. Lorsqu'ils sont invités à ce positionner politiquement, plus de quatre jeunes sur dix ne se classent ni à gauche ni à droite. A cela s'ajoute une plus grande défiance à l'égard des institutions politiques qui fragilise aussi le cadre de l'engagement.

Cet affaiblissement de la verticalité et cette renégociation des formes d'engagement à l'intérieur d'un espace plus horizontal se retrouvent dans les relations nouées par les jeunes au sein du monde du travail et de l'entreprise. Celles-ci sont aussi marquées par davantage de défiance et d'exigence critique que par le passé.

Ce sont les droits plus que les devoirs qui sont privilégiés. Les jeunes de la Génération Y veulent partir d'eux-mêmes dans les décisions comme dans les exigences qu'ils se fixent. Ils réclament un contrat de confiance réciproque entre eux et leur hiérarchie –supposant donc aussi une plus grande méfiance réciproque. A la structure patriarcale, verticale, des rapports classiques d'autorité s'est substituée une structure horizontale, instaurant la reconnaissance d'une compétence mutuelle, dans un cadre recherché comme fraternel. C'est le schéma d'une socialisation réciproque entre les générations qui s'est imposé, les jeunes étant persuadés qu'ils ont des compétences qui font défaut à leurs aînés. Les rapports de la génération Y avec les autres générations sont traversées par de multiples et fréquents exemples de transmission à rebours.

Dans le monde professionnel, la négociation est aussi plus individualisée. Le rapport des jeunes aux syndicats et à l'engagement que ceux-ci peuvent susciter a aussi beaucoup changé. Confrontés à un problème dans leur travail, les jeunes sont plus favorables que leurs aînés à une démarche individuelle vis-à-vis de leur hiérarchie que par une démarche auprès d'un syndicat pouvant les défendre et les représenter. La génération Y est une génération du contrat individualisé et négocié.

⁶ Sur ce sujet, on peut se reporter à l'ouvrage de Pierre Cahuc, Stéphane Carcillo, Olivier Galland et André Zylberberg, *Comment la France divise sa jeunesse. La machine à trier*, Eyrolles, Fondation ManpowerGroup pour l'emploi, 2011

Just do it. « L'action individuelle est érigée en règle de conduite », écrivent encore Myriam Levain et Julia Tessier.

UN RAPPORT AU MONDE RÉGI PAR LES AFFECTS ET LES ÉMOTIONS

Ces changements dans l'ordre de la transmission et cette individualisation des choix comme des formes d'engagement induisent une toute autre façon de considérer les rapports d'altérité, un tout autre rapport au monde. La grille de lecture qui est mobilisée, pour décoder la réalité de leur vie personnelle comme de la vie sociale et collective, mais aussi pour évaluer leurs compétences comme leurs marges d'action dans le cadre d'un contrat d'engagement quel qu'il soit, pour juger de leurs succès comme de leurs échecs, est d'abord affective. On ne peut comprendre la Génération Y dans son rapport à l'engagement qu'au travers de cette emprise des affects et des émotions.

Cette emprise des affects est le résultat d'une éducation centrée sur l'amour de l'enfant et l'épanouissement individuel. Les jeunes de la Génération Y sont les enfants élevés selon les principes et les recommandations de Françoise Dolto. Plaisir et désir ont pris le pas sur l'obligation du devoir et sur le respect des contraintes. « Les Y veulent être aimés pour ce qu'ils sont et non pour ce qu'ils font » écrivent Myriam Levain et Julia Tessier.

Elle est aussi le résultat de la place prise par l'horizontalité des échanges au sein de réseaux sociaux de plus en plus prenants. Ces échanges nécessitent un réel investissement pour gérer au quotidien ce nouvel espace affectif décisif dans la construction de soi, comme dans la construction du rapport à l'autre. Internet occupe désormais une place à part entière, pour ne pas dire déterminante, dans la reconfiguration de valeurs comme d'usages spécifiques s'imposant dans les échanges privés comme dans l'espace public et politique. La plupart des études révèlent que les jeunes naviguent sur la toile en moyenne entre une heure et deux heures par jour. Celle-ci, et notamment au travers des réseaux sociaux, est devenue un espace de vie qui induit des schèmes culturels et identitaires ainsi qu'une sociabilité d'un nouveau type. L'expression de soi est à la base d'une communication permanente privilégiant la subjectivité, mais dans le seul but d'être publicisée. L'image est devenue un langage prépondérant. Au-delà de ce qu'il engage pour l'individu dans son identité et dans son rapport à l'Autre, le Net impulse aussi de nouvelles exigences démocratiques : une totale liberté d'expression, une culture du logiciel libre, des échanges basés sur une convivialité désintéressée et égalitaire, et sur un impératif de créativité.

Mais surtout, l'humour et la dérision occupent désormais une place décisive dans les modes de communication et dans la circulation de l'information. L'art de se moquer, y compris de soi, est un nouveau paradigme de socialisation et d'apprentissage du monde environnant. Et la dérision de la dérision est devenue « la pensée politique dominante de notre temps » affirme Monique Dagnaud. En explorant tout particulièrement les effets de cette « révolution culturelle » dans le rapport que les jeunes nouent avec la politique, elle montre que Le Net offre un espace d'interventions extrêmement vaste et particulièrement inventif au sein duquel la génération Y excelle dans l'art de se moquer des politiques. L'esprit LOL (*Laughing Out Loud*), soit la pratique systématique du

détournement de sens, donne lieu à un tout autre répertoire de significations pour décoder les jeux comme les enjeux dont la politique est le théâtre, et au-delà pour interpréter le monde environnant.

Ce nouveau diktat du filtre des affects et des émotions, est perceptible dans les rapports de travail au sein de l'entreprise. Les relations interpersonnelles qui s'y nouent, l'ambiance de travail et la convivialité sont des éléments d'appréciation importants pour la Génération Y. Si les jeunes placent toujours la rémunération et l'évolution de carrière au premier rang de leurs priorités, ils sont aussi de plus en plus attentifs à la qualité des échanges évalués à partir de leurs affects et de leurs émotions.

+++++

Ce rapide portrait de la Génération Y, en pointant trois caractéristiques permettant d'interpréter leurs attitudes et leurs comportements en matière d'engagement dans bien des secteurs de la vie sociale et collective –temporalité, socialisation, rapport au monde et aux autres- est bien sûr incomplet. Il a pour seul mérite d'avoir tenté de cerner les différences les plus marquantes pour interpréter les ressorts de l'implication personnelle, professionnelle, sociale et aussi politique, de la Génération Y. S'il fallait la caractériser par quelques mots, je retiendrais ceux-ci, non dénués du reste de certains paradoxes : audace, authenticité, cynisme, impatience, et affectivité. C'est ainsi qu'ils rencontrent le monde d'aujourd'hui, leur monde.